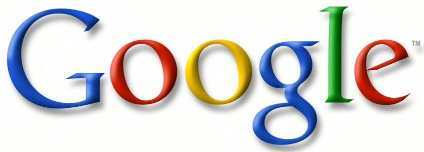
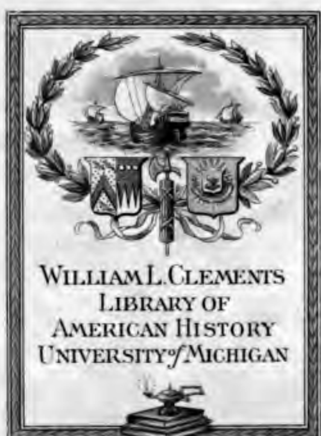





SE TAIRE E FAIRE


WILLIAM L. CLEMENTS
LIBRARY OF
AMERICAN HISTORY
UNIVERSITY of MICHIGAN

SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET D'ÉCONOMIE SOCIALE
DE LYON

Séance du 22 Février 1901

LES FRANÇAIS
AU NOUVEAU MONDE

RAPPORT PRÉSENTÉ

PAR

M. John C. COVERT

CONSUL DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE A LYON

LYON
IMPRIMERIE A. BONNAVIAT
Rue Sainte-Catherine, [illegible]

1901

LES

FRANÇAIS AU NOUVEAU MONDE

MESSIEURS,

Parmi les grandes nations de l'Europe, la France est assurément celle qui, soit dans le même temps, soit à des époques différentes, a possédé au nouveau monde le plus vaste territoire. Les traces de votre langage qu'on a trouvées dans les mots employés par les habitants primitifs prouvent que les Français avaient débarqué sur les côtes de Terre-Neuve bien avant le voyage de Christophe Colomb. Ces hardis explorateurs étaient, sans doute, des pêcheurs basques, bretons et normands qui parcouraient le monde partout où les eaux étaient assez profondes pour laisser flotter leurs bateaux. En 1497, cinq ans après l'heureux succès de Christophe Colomb, ces mêmes Bretons, Basques et Normands avaient érigé

leurs huttes et construit des échafaudages pour sécher leurs poissons sur ces mêmes côtes de Terre-Neuve.

La France s'intéressait à ces contrées lointaines et un de vos compatriotes, Jacques Cartier, découvrit le grand fleuve du Saint-Laurent en 1535. Il était le premier homme blanc qui fût jamais allé assez près de la source de ce fleuve pour voir d'un seul coup d'œil les deux rives.

Une guerre qui survint en ce moment entre la France et l'Espagne empêcha votre pays de tirer parti de cette grande découverte pendant quatre ans. Mais ces intrépides marins, les Bretons, Normands et Basques, ont continué à fréquenter ces parages, attirés par la vente facile du poisson que réclamaient les prescriptions de l'Eglise pour les fêtes religieuses. En l'an 1578 on vit sur les côtes de Terre-Neuve 150 vaisseaux pêcheurs français, tant bretons que basques et normands. Mais les pêcheurs ne suffirent pas à peupler la nouvelle France et votre pays, comme l'Angleterre, a eu le tort de vider ses prisons pour trouver des colons. Il a fallu quelque temps pour s'apercevoir que les repris de justice ne pouvaient être utilisés dans ce but, et ne furent que de médiocres collaborateurs dans la fondation d'un Etat, et les travailleurs français ne voulurent pas quitter leur beau pays pour la nouvelle France.

Le nouveau monde, d'ailleurs, jouissait d'une mauvaise renommée en France. Les gens qui ne savent rien et qui, nécessairement, parlent plus que tout autre, racontèrent que les sauvages se tenaient au guet pour attraper, rôtir et manger les Français lors de leur arrivée; que des monstres hideux se promenaient dans les bois, attendant les émigrés; que des moustiques

innombrables assaillaient chaque nouvel arrivé pour déguster son sang; que les immenses forêts ne rendaient jamais les voyageurs qui y pénétraient; enfin on disait que des bêtes féroces, des sauvages inhumains, des fièvres pernicieuses et tous les malheurs qui peuvent affliger les hommes attendaient les téméraires colonisateurs, et il faut avouer que les perspectives n'étaient pas très attrayantes.

A côté de la grande foule des timides, il se trouva deux classes qui se pressèrent d'aller au nouveau monde quels que fussent les dangers et les sacrifices. Une classe fut poussée par l'esprit religieux, et l'autre par l'amour de l'aventure. Parmi les premiers étaient les huguenots et les puritains de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne, qui allèrent s'établir en New-York, en Connecticut, Massachusetts et la Virginia. Il y avait aussi les Jésuites et les Récollets qui allèrent en nouvelle France, mais comme missionnaires plutôt que colons.

La nouvelle France et la nouvelle Angleterre présentent dans le caractère les mêmes différences que nous remarquons dans celui des colons qui les avaient peuplées. Dans la nouvelle Angleterre et la nouvelle Hollande, les habitants n'exigèrent qu'une chose : la libre pensée, la liberté de croire et de pratiquer la religion comme bon leur semblait. La conversion des sauvages leur était secondaire. Les Français, au contraire, voulurent tout révolutionner, et ils travaillèrent plutôt à implanter une religion qu'à faire le commerce.

Grands navigateurs, braves soldats, hardis pionniers, les Français allèrent partout. Pas de terre trop sauvage ou trop inculte pour refréner leur curiosité ou leur esprit

d'aventures ; pas de peuple assez féroce pour arrêter les missionnaires français dans leur propagande. Si Jacques Cartier, Daulac, Duquesne et bien d'autres furent des navigateurs, gouverneurs et soldats dont la France a bonne raison d'être fière, les Pères Brébeuf, Lejeune, Jogue, Lallement furent également courageux et dévoués en faisant ce qu'ils crurent leur devoir, porter la religion de Jésus-Christ aux barbares. Les explorateurs français plantèrent le drapeau de la France sur tout le nouveau monde : au Canada, sur les côtes de Terre-Neuve. Ils remontèrent le grand fleuve du Saint-Laurent, les grands lacs sur les bords desquels sont maintenant les grandes villes de Buffalo, Cleveland, Detroit et Chicago et ils redescendirent les grands fleuves ou rivières Illinois, Ohio, Missouri, Mississipi, et partout ils plantèrent le drapeau de la France et la croix.

Quand Washington, encore un jeune homme, fit une expédition dans le West, où se trouve maintenant le populeux Etat de Pensylvanie, il y rencontra les Français. C'est là que ce brusque diplomate des frontières, M. Joncaire, lui dit en mauvais anglais, en bon soldat mais en très médiocre diplomate, que son intention était de chasser tous les Anglais de ce pays, et cela en très peu de temps. En effet, deux ans plus tard les Français et leurs alliés, les sauvages, repoussèrent les Anglais sous le général Braddock, tout près de l'endroit où s'élève maintenant la ville de Pittsburg.

Jusqu'à 1759, c'est-à-dire jusqu'après la troisième et la dernière bataille de Québec, la France res a maîtresse de tout le Canada et la France posséda jusqu'en 1803 cet immense territoire de la Louisiane, qui comprend maintenant quinze grands Etats des Etats-Unis avec

une population de 15 millions et qui comprend une étendue de 1.600.000 kilomètres carrés, six fois plus grands que toute la France et plus grands que l'Empire germanique, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne, l'Italie, le Portugal, les Pays-Bas et la Belgique réunis. Si à ces pays-là nous ajoutons toutes les colonies espagnoles, le Mexique, le Texas, les Californies qui revinrent nécessairement à la France en 1806 lors de la conquête de l'Espagne par Napoléon I[er], vous voyez que j'ai eu raison d'avancer qu'aucune nation n'a possédé au nouveau monde autant de territoire que votre grand et noble pays.

Sauf de très rares exceptions, les premiers Français qui émigrèrent au nouveau monde étaient de la religion catholique. Les chartes octroyées par les rois de France exigèrent qu'on établît la religion catholique à l'exclusion de toute autre. On espérait compenser ainsi au nouveau monde ce que la Réformation protestante avait fait perdre à l'Eglise en Europe.

On apportait ainsi au nouveau monde les mêmes discordes que les colonisateurs avaient laissées derrière eux dans le vieux monde.

Différents ordres religieux travaillaient dans la nouvelle France à la conversion des indigènes jusqu'à 1610, quand le roi Henri IV demanda aux Jésuites de se charger seuls des intérêts de la religion au Canada.

Les intérêts commerciaux ne furent point oubliés, et si à cette époque on ne trouvait au nouveau monde que trois stations de commerce : Québec, Tadoussac et Montréal, Richelieu, dès 1629, organisa la Compagnie des Cent Associés, à laquelle il accorda à perpétuité un pouvoir absolu sur tout ce grand pays. De son côté, la

Compagnie devait ajouter à la population du Canada 4.000 immigrants, et elle s'engagea aussi à maintenir la religion catholique à l'exclusion de tout autre culte et à bannir absolument tout huguenot de la colonie.

La religion ainsi établie en principe fondamental, les Jésuites exclusivement chargés par la métropole de l'étendre et de la fortifier, il arriva nécessairement que l'Eglise eut dans le gouvernement une influence dominante. Ce fut une véritable théocratie où le pouvoir suprême appartint à l'Eglise.

Dans toutes les villes on obligea tous les habitants d'assister à la messe une fois par jour, à une heure donnée exactement, comme on a fait à Lyon au XVIe siècle. Celui qui n'obéissait pas était lié sur un chevalet et exposé devant l'église à la vue de tout le monde.

Pendant plus d'un siècle, les principes théocratiques dominèrent dans la nouvelle France. Les Jésuites rêvaient d'un Etat où Dieu gouvernerait. Ils établirent une société de tempérance et firent tout ce qu'ils purent pour empêcher la vente des boissons alcooliques aux Indiens. Ces Jésuites étaient des hommes foncièrement honnêtes, courageux et absolument infatigables. Naturellement ils crurent que la meilleure chose qu'ils pouvaient faire pour la nouvelle France était de baser le gouvernement sur les vérités de leur religion. Par une juste réciprocité, les huguenots et les puritains, à l'autre bout du pays, voulurent aussi que Dieu régnât dans leurs familles, et ils chassèrent les catholiques de leur territoire.

Tout ce que j'ai pu apprendre démontre que les Jésuites furent les plus zélés, les plus dévoués, les plus

travailleurs et les plus courageux de tous les missionnaires qu'on ait vus au nouveau monde. Ils envoyèrent par un vaisseau qui faisait chaque année le voyage au nouveau monde à la France, un rapport de ce qu'ils avaient fait pendant l'année écoulée, et ces rapports réunis forment l'histoire du premier siècle et demi de la nouvelle France.

J'ai traduit du français plusieurs volumes de ces Relations des Jésuites, et comme j'y ai trouvé beaucoup de choses qui appartiennent strictement au domaine de l'économie politique, c'est sur ce sujet que je désirerais vous entretenir ce soir. Cette science est basée sur les actions et la conduite des hommes dans leurs recherches de la fortune et du bonheur. Elle s'enrichit des faits de l'histoire tels que ceux qu'ont écrits les Jésuites sur leurs observations au nouveau monde, et c'est pour cela que leurs écrits ont une grande valeur. Ils nous font connaître la condition économique et sociale des habitants primitifs et nous révèlent les rapports d'homme à homme. Dans ces Relations des Jésuites, on peut suivre l'homme à l'état de nature s'élevant par degrés jusqu'à la civilisation.

Nous avons des écrivains et des hommes d'Etat aujourd'hui dans presque tous les grands pays, qui prétendent que l'inégalité parmi les individus est un des mauvais résultats de notre civilisation et que les hommes étaient bien plus heureux dans un état primitif. Ils désirent retourner à l'état primitif pour avancer le bien-être de l'homme.

Les Jésuites ont trouvé l'homme dans un état primitif et il y existait toutes les distinctions et tous les

fléaux qu'on trouve dans la société d'aujourd'hui. Il y avait des riches et des pauvres. Il n'y avait pas des milliardaires, mais c'était parce qu'il n'y avait pas de grandes industries. Les plus forts opprimaient toujours les plus faibles; il n'y avait pas de police, ni de tribunaux pour les protéger. Les malheureux, dans un état primitif, souffraient bien plus que les malheureux dans la société civilisée.

On parle aujourd'hui des patrons et des contremaîtres qui malmènent leurs employés. Dans la société primitive, c'était bien rare quand les plus forts n'opprimaient pas les plus faibles, les outrageant et quelquefois allant jusqu'à les mettre à mort.

Nous avons aujourd'hui dans tous les pays des charlatans, de soi-disant médecins qui exploitent les malades et leur enlèvent jusqu'au dernier sou en leur vendant des drogues qui ne les soulagent point. Il y avait bien plus de malades parmi les habitants primitifs du nouveau monde qu'on ne trouve dans un Etat civilisé et leur exploitation était simplement effrayante. Le médecin était le sorcier de la tribu. Tout malade le convoquait et il ordonnait selon son appétit.

C'était une croyance parmi les sauvages que la maladie était un mauvais diable et qu'on pouvait l'effrayer et le chasser en faisant un grand vacarme. Le sorcier commandait qu'on fît un grand dîner pour lui et ses amis, et la famille était obligée de le faire. Ordinairement le sorcier commandait qu'on fît tuer et rôtir cinq ou six chiens. Lui et ses amis les mangeaient en présence du malade. En même temps, ils faisaient battre un tambour aux oreilles du souffrant pour chasser les mauvais diables.

Le sorcier fut un vrai despote bien pire que les tyrans du moyen âge, sans pitié, sans égards pour personne ; on lui obéissait et on le craignait, et tous se courbèrent sous son joug, sauf les Jésuites. Plusieurs fois le calme et le courage des Pères Jésuites forcèrent les sorciers de cesser leurs menaces.

Nous apprenons dans les récits des Pères Jésuites qu'une sorte de féodalité existait parmi ces sauvages et qu'on trouvait parmi eux les gens favorisés, comme l'était la noblesse du moyen âge. Deux ou trois parmi eux se réunissaient avec une vingtaine d'autres pour traiter des intérêts publics, formant ainsi une assemblée correspondant à vos conseils municipaux. Deux ou trois gouvernaient tous les autres, et on ne pouvait rien faire sans leur payer quelque chose.

Ces chefs étaient invités à tous les dîners, où ils occupaient toujours les premières places, où on leur servait toujours les meilleures viandes.

Les Jésuites furent invités un jour à l'un de ces grands dîners. Ils déclinèrent l'invitation, bien qu'on leur eût dit que, pour leur faire honneur, le repas serait servi par des jeunes femmes toutes nues.

Dans cette société absolument primitive, bien avant l'introduction des usages de la civilisation, il existait une coutume, presque une loi, entièrement favorable aux riches et aux intrigants. Si un sauvage venait à découvrir une espèce de bois ou tout autre chose ayant de la valeur et qu'on pouvait vendre aux Français, un monopole exclusif, correspondant à nos brevets d'invention, lui revenait de droit.

On établissait le péage, et dans cet état d'innocence primitive un sauvage ne pouvait descendre une rivière

devant une île ou une terre habitée sans payer péage au chef de la tribu. Quand les Hurons voulaient descendre la grande rivière Ottawa pour aller à Montréal vendre leurs fourrures aux Français, ils passaient devant une grande île occupée par une autre tribu. Mais ils n'osaient pas passer sans payer un tribut aux habitants de l'île. Voilà qui est bien fait pour surprendre les personnes qui maudissent les frontières et les péages, les considérant comme de funestes inventions de la civilisation moderne et qui désirent retourner à un état primitif pour les abolir. Ils ignorent ou feignent d'ignorer que, dans cet Etat qu'ils considèrent comme le meilleur, les plus faibles étaient toujours volés et opprimés sans espoir de faire punir leurs oppresseurs.

Le récit de la fête des morts dans ces pays viendra prouver la vérité de ce que j'avance.

Tous les dix ans cette fête lugubre se célébrait. La première cérémonie consistait en l'exhumation des morts. Ensuite on transportait les cadavres à quelques kilomètres du cimetière et on les ensevelissait dans une fosse commune. Chaque cadavre était enveloppé dans une belle fourrure de castor. La religion, si on peut l'appeler une religion, enseignait aux pauvres sauvages que cette fourrure était absolument nécessaire pour le repos de l'âme d'un père ou d'une mère. Assis sur une estrade, les gros personnages de la tribu présidaient. Ils avaient pour mission de surveiller le lugubre travail et de jeter les peaux de castor aux survivants qui rendaient les derniers honneurs à leurs morts. Quand tout était fini ces hauts fonctionnaires jetaient quelques fourrures aux assistants, qui se disputaient et se battaient entre eux pour s'en emparer. Les autres fourrures, et

les meilleures naturellement, étaient retenues par les présidents de la fête.

Parmi la foule qui se débattait pour les fourrures, les Pères Jésuites aperçurent un homme qui regardait, mais ne luttait pas. Quand deux lutteurs de forces à peu près égales furent sur le point de déchirer une belle peau de castor, cet individu s'approcha et, en échange de la peau, leur offrit un morceau de tabac. Ces offres étaient toujours acceptées, et le soir venu, sans se déranger nullement pour lutter, il s'en alla chargé de belles fourrures qu'il vendit à bon prix aux premiers navires qui venaient de France.

N'est-ce pas que cet homme représente bien le type des spéculateurs, des joueurs à la Bourse de nos jours ? Le narrateur ajoute qu'à l'occasion de cette fête, les pauvres apportèrent tout ce qu'ils possédaient et ne remportèrent rien, tandis que les riches, tout en n'apportant rien, remportèrent quantité de belles fourrures.

Une tradition, presque une loi parmi les sauvages, exigeait que l'on exécutât ce que l'on avait vu en rêve. Si un chef ou un richard, selon l'expression des Pères Jésuites, était malade et rêvait qu'un grand dîner fût nécessaire à sa guérison, il fallait donner le repas sur-le-champ, si bien que les Pères Jésuites se plaignirent de voir leurs travaux de propagande arrêtés parmi les pauvres par la maladie d'un richard. Ce millionnaire sauvage rêvait toutes les nuits que pour sa guérison il fallait tuer 5 ou 6 chiens et les faire manger dans sa case au gros personnage de l'endroit. Sur-le-champ on courut réveiller les Jésuites pour leur emprunter une batterie de cuisine pendant que les chiens étaient tués pour les rôtir. Cette médecine d'un nouveau genre

n'était pas donnée au malade, mais à ses amis. Peut-être ne s'en portait-il pas plus mal, et je me demande s'il ne vaudrait pas mieux, quelquefois, que nos médecins agissent de la même façon et, qu'au lieu de donner leurs remèdes, ils les prennent eux-mêmes.

Il ne faudrait pas croire que pour les malheureux on tuât et rôtît des chiens. Les rêves des malheureux ne comptaient pas, et les riches seuls pouvaient se procurer les remèdes indispensables.

Voilà les conditions de l'existence au milieu de la simplicité primitive; et dire qu'il y a des hommes qui rêvent de nous ramener à cet état. Heureusement que leurs rêves ne sont pas obligatoires pour nous comme parmi les sauvages. Ils oublient, ces humanitaires à rebours, que l'égalité absolue, telle qu'ils l'imaginent, n'a pu exister. Dès que plusieurs hommes se sont trouvés réunis, l'un d'eux a dû dominer les autres soit par son intelligence, soit par sa force ou son courage, soit enfin par une passion quelconque qui en imposait à ses compagnons. Pour nous, au lieu de regarder en arrière, nous bénissons le progrès civilisateur qui nous a donné plus de bien-être, d'égalité et de fraternité. Si nous envisageons l'humanité à son point de départ au nouveau monde et si nous étudions les hommes dès leur arrivée dans un nouveau pays, nous trouverons, comme le prétendaient les Pères Jésuites, que les ouvriers, de tout temps, ont été mécontents.

Certains écrivains prétendent que ce mécontentement date de la déclaration par votre Révolution, des principes de liberté et d'égalité.

Dans mon pays, il y a des penseurs qui font remonter les réclamations des ouvriers pour une plus complète

égalité à notre déclaration d'indépendance en 1776. Il suffit de lire les ouvrages des Jésuites, dont je vous ai parlé, pour se convaincre que ces réclamations étaient déjà formulées un siècle et demi avant ces deux évènements. Même avant d'arriver au nouveau monde, lisons-nous en effet, en pleine mer, l'ouvrier se croyait l'égal d'un noble. Quand un français pauvre arrivait au Canada, on lui offrait un hectare de bonne terre à condition qu'il défricherait un autre hectare. Il ne l'acceptait point, et il préférait aller à la chasse, pêcher, vivre avec les sauvages, courir les bois, que de gagner sa vie par le travail. C'est pour cela que les Péres Jésuites conseillaient, à tous ceux qui emmenaient les ouvriers au nouveau monde, de mettre à la tête des émigrants un homme habitué à commander; en d'autres termes, de les soumettre à un tyran, à un despote qui les forçât à obéir et à travailler pour gagner leur vie honnêtement, au lieu de prendre la vie de véritables sauvages. Cette idée d'indépendance n'est pas d'ailleurs propre aux seuls Français. On raconte en effet qu'un riche Anglais ayant loué un navire pour aller en Australie, emmena avec lui des charpentiers, des menuisiers et tous les matériaux nécessaires pour la construction de maisons. Ces ouvriers l'abandonnèrent dès leur arrivée au port. L'Anglais et sa famille se logèrent comme ils purent en attendant qu'ils eussent construit une demeure de leurs propres mains.

Il arriva souvent au nouveau monde que les sauvages furent obligés de se passer de manger pendant des semaines entières. Plusieurs fois, quand l'hiver était rude, la chasse infructueuse, et que les poissons s'étaient retirés dans les eaux profondes, les Jésuites virent

arriver 20 ou 30 sauvages à demi-morts de faim. Ils s'entre-tuaient et les survivants se jetaient comme des bêtes féroces sur les restes sanglants de leurs frères. Les ouvriers français émigrés n'en sont jamais venus à cette extrémité ; mais bien que beaucoup d'entre eux aient grandement souffert, la plupart préférèrent cette souffrance à une vie de travail et de bien-être dans une société civilisée.

Lorsque nous vantons notre civilisation il est bon de se rappeler que jamais un sauvage n'a quitté sa condition de sa libre volonté, pour vivre de la vie civilisée. De même un ouvrier qui avait une fois goûté de la vie libre du sauvage dans les grandes forêts de l'Amérique, ne consentait jamais à retourner à la civilisation.

La plupart des sauvages que l'on a essayé de civiliser sont retournés à leurs forêts et à la vie vagabonde à la première occasion. Un de nos grands hommes que l'on connaît bien en France, Franklin, à la tête d'une commission américaine, proposa à un chef sauvage de lui confier une demi-douzaine de jeunes sauvages auxquels on ferait donner une éducation. Le chef remercia Franklin et lui promit de soumettre sa proposition au conseil de sa tribu. Quelques jours après ce même chef s'étant rendu à la Philidelphia, rencontra Franklin et sa commission et leur dit : « Messieurs, nous avons examiné votre proposition avec beaucoup de soin et nous avons décidé de ne pas l'accepter. Quelques-uns de nos jeunes gens ont passé des années dans vos écoles et à leur retour nous avons trouvé qu'ils n'étaient pour la tribu d'aucune utilité. Ils parlaient de beaucoup de choses qu'ils disaient savantes, des étoiles, de la lune et du soleil. Ils lisaient dans des livres et ils écrivaient, mais tout cela ne servait

à rien. Ils ne pouvaient supporter ni la faim, ni la fatigue, ni les longues marches, comme nous. Enfin ils n'étaient bons à rien. Il leur fallait des repas à heures fixes, de la lumière le soir, et ils se couchaient dès qu'il faisait nuit. Nous avons trouvé tout bonnement que vous les aviez gâtés. Nous ne vous donnerons donc aucun de nos jeunes gens, mais si vous voulez bien nous envoyer quelques-uns de vos enfants, nous en ferons des hommes dont vous serez bien fiers quand nous vous les rendrons.

Cette réponse prouve que les Jésuites n'exagéraient pas lorsqu'ils exprimaient l'opinion que les sauvages étaient aussi intelligents que les habitants des campagnes en France.

La vie des sauvages était sans souci : il n'est jamais venu à l'esprit d'aucun de ces malheureux de penser au lendemain; ils étaient forcés de compter pour la vie sur leur agilité et leur adresse. Aussi méprisaient-ils les Français et les croyaient-ils stupides et bêtes. Ils virent les grands navires, les feux d'artifice, les armes à feu, et d'autres choses curieuses apportées par les Français et s'en étonnèrent sans doute, mais ce qui les étonna le plus, ce fut de voir qu'un Français avait battu un sauvage à la course. Ils ne purent jamais arriver à croire qu'une telle chose fût possible.

J'ai dit que le rêve faisait loi pour les sauvages. Vous me permettrez à ce sujet de vous citer une anecdote qui montre bien la différence de la tactique suivie par les deux éléments qui peuplèrent le nouveau monde : je veux dire les Jésuites ou Français et les Protestants ou Anglais et Hollandais.

Un Jésuite vit un jour venir à lui un sauvage qui lui

dit : « J'ai rêvé hier au soir que vous m'aviez donné un morceau de tabac deux fois gros comme la main. »

« — Qu'est ce que cela me fait? répondit le Jésuite. Vos rêves sont les suggestions du diable, je ne m'en inquiète pas et je ne vous donnerai pas du tabac. » Le sauvage protesta, arguant que lorsqu'on allait dans un pays on devait se conformer aux lois et aux usages de ce pays. Le Jésuite, pour s'en débarrasser, lui donna un morceau de tabac, tout en continuant son discours sur les rêves, ces inventions du diable.

Près de New-York, le Gouverneur anglais, le général Johnson, était très sévère pour les Indiens, il ne leur parlait guère et ne se souciait en rien de leur religion ou de leurs coutumes. Un jour un puissant chef sauvage vint trouver le général et lui tint ce discours :

« Mon Général, j'ai rêvé la nuit dernière que vous m'aviez fait cadeau de ce bel uniforme que vous portez avec les épaulettes, l'épée, le chapeau et les bottes, et que j'étais bien beau. »

Le général anglais, en bon diplomate, répondit : « C'est bien, entrez chez moi et je vous donnerai ce que vous demandez, selon votre rêve. »

Dix minutes plus tard, le sauvage sortit de la maison du Gouverneur, revêtu du brillant costume du général anglais, la figure rayonnante de bonheur. De retour dans sa tribu l'Indien fit un grand éloge des Anglais, qu'il déclara les amis des Indiens. Mais le général anglais, par sa finesse, avait bien plus gagné que l'amitié d'une tribu de sauvages, bien que cela eût été une récompense très raisonnable du don de son uniforme.

Quelques semaines plus tard, il eut aussi son rêve. A son tour il se rendit chez le puissant chef et lui dit :

« J'ai rêvé hier au soir que vous m'aviez donné tout ce morceau de territoire, là-bas au delà de la rivière, et que vous aviez défendu à quiconque d'y mettre le pied. — Je vous le donne, » répondit aussitôt le sauvage, « et je ne permettrai à personne de s'introduire sur votre sol; » le morceau de territoire était tout simplement un pays presque aussi vaste que la moitié de la France, et dont le nom Johnson's Tract (la contrée de Johnson) rappelle encore le souvenir de sa conquête pacifique.

Les Français vivaient en état de guerre continuelle avec les Iroquois dont la tribu était la plus forte et la plus belliqueuse de toutes celles du nouveau monde. Cette tribu se composait de cinq nations qui s'appelaient les Senecas, les Onendaigas, Cayugas, Oneidas, Eries.

Les Iroquois étaient sans aucun sentiment qu'on puisse admirer, sauf le courage. S'il est vrai, comme le prétendent les Pères Jésuites, qu'il n'est rien que le sauvage aimât tant que la revanche, la vengeance et le sang de son ennemi, l'Iroquois l'emportait en ces passions sur toutes les autres tribus. A Montréal, sur un monument élevé en l'honneur des Français qui périrent dans la guerre contre ces sauvages, se trouve un bas-relief qui représente un Iroquois couché dans l'herbe et attendant qu'un Français vienne labourer ses champs pour le tuer. Ce monument exprime bien la situation. Pendant près de deux siècles ces féroces sauvages harcelèrent les Français.

Je ne discuterai pas les raisons; quoi qu'il en soit, il est bien certain que nul peuple au nouveau monde ne souffrit autant que les Français, et que l'on ne trouvera nulle part et dans n'importe quel temps des hommes

qui aient montré plus de courage que des Français pour la défense des foyers qu'ils venaient de créer. Je n'en veux pour preuve qu'un seul fait.

C'était en 1660, les habitants de Québec et de Montréal apprirent que les Iroquois faisaient de grands préparatifs de guerre et menaçaient de détruire de fond en comble les villes françaises de Montréal, Trois Rivières, Québec et Tadoussac.

Un jeune homme de 29 ans, appelé Daulac, demeurant à Montréal, obtint la permission d'aller au devant de l'ennemi. Un beau jour de printemps, alors que la glace sur les rivières et la neige sur la terre commençaient à fondre, il quitta Montréal à la tête de 16 Français. On savait que les sauvages avaient l'intention de descendre la grande rivière Ottawa dans leurs petits canots. Il s'agissait donc de les attendre dans un endroit favorable. Après une longue marche et un pénible voyage en canot pendant vingt jours, Daulac et ses compagnons trouvèrent une vieille hutte de construction indienne, sur les bords de la rivière. A peine avaient-ils eu le temps de la fortifier un peu qu'un de leurs éclaireurs vint leur annoncer l'approche de l'ennemi. Ils firent feu contre le premier canot qui descendait les rapides. Prompts comme l'éclair, les Iroquois changèrent de direction et s'approchèrent de la rive pour affronter leurs ennemis. Daulac et ses hommes se réfugièrent contre l'ennemi dans leur petit réduit d'où ils purent tirer à l'abri sur les sauvages.

La petite troupe française, à laquelle s'étaient attachés 5 ou 6 Hurons, avait à subir le choc de 700 ou 800 sauvages qui se ruèrent sur la hutte. A plusieurs reprises ils revinrent à l'assaut, repoussés chaque fois avec des

pertes considérables, ils se décidèrent enfin à envoyer deux émissaires qui promirent la vie sauve à tous les combattants s'ils voulaient se rendre. Mais Daulac savait que la parole d'un sauvage est sujette à caution, et ne voulut rien entendre.

Les Iroquois revinrent alors à la charge, mais voyant tous leurs efforts inutiles, ils envoyèrent demander du renfort. Cinq cents Iroquois qui marchaient d'un autre côté pour attaquer Montréal vinrent se joindre aux assaillants. Les Hurons qui étaient avec Daulac l'abandonnèrent et renseignèrent les Iroquois sur le petit nombre de Français cachés dans le réduit.

Quatre fois encore les Iroquois s'élancèrent à l'assaut de la petite forteresse, quatre fois ils furent repoussés, laissant sur le lieu de la lutte de nombreux morts ou blessés. Ils tinrent enfin conseil; quelques chefs proposèrent de lever le siège, mais l'orgueil et l'esprit guerrier des autres triomphèrent et l'on décida de continuer l'attaque. Selon l'usage, le chef jeta par terre de petits morceaux de bois secs, et un à un les guerriers les ramassèrent, indiquant par là qu'ils étaient prêts à marcher à la tête des assaillants. Ils se firent des boucliers avec de gros morceaux de bois, et derrière ce rempart ils s'avancèrent contre les 17 héros. Quand un Iroquois tombait sous le feu français, un autre ramassait son bouclier et prenait sa place. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au petit fort qu'ils attaquèrent avec leurs haches. Daulac, voyant que leur fin était arrivée, chargea jusqu'à la gueule un petit canon, alluma lui-même la mèche et essaya de le lancer par-dessus les murs, au milieu des Iroquois. Malheureusement le canon retomba dans le fort et éclata, tuant quelques Français et en aveuglant

quelques autres. Un dernier effort, et les sauvages étaient dans la hutte, essayant, mais en vain, de capturer les Français survivants.

Daulac et ses compagnons se défendirent si bien avec leurs haches et leurs couteaux, que les sauvages furent obligés de recourir à leurs armes à feu. Quelques minutes après les Iroquois n'eurent devant eux que 17 cadavres.

En comparant leur nombre à celui de leurs adversaires, 800 contre 17, les sauvages furent épouvantés et renoncèrent pour cette année à continuer la guerre. Ils retournèrent dans leur pays, mornes et découragés.

Montréal perdit dans ce combat la fleur de ses colons : aucun de ces héros n'avait plus de 30 ans.

On prétend que Daulac s'était acquis en France une mauvaise réputation par sa conduite peu régulière, et qu'il avait voulu reconquérir l'estime de tous en se dévouant pour son pays. Quoi qu'il en soit, on peut dire avec raison que ce combat fut le Thermopyle du nouveau monde et que Daulac en fut le Léonidas. Fouillez bien l'histoire de toutes les nations et vous ne trouverez pas un peuple qui ait montré plus de vrai héroïsme que le peuple français au nouveau monde.

Une grande partie de la nouvelle France est encore française. A Montréal, à Québec et dans une centaine de petits villages on ne parle que le français; vous y voyez des hommes et des femmes qui ne savent pas un mot d'anglais. Ils sont fiers de leur nationalité française et prétendent même parler votre langage avec plus de pureté que vous autres, habitants de la vieille France.

Le nombre de Français au nouveau monde augmente rapidement. Je suis persuadé qu'avant la fin de ce siècle il y aurait au nouveau monde, sinon au Canada, plus de Français qu'en France. Il n'y a nulle part un peuple plus prolifique. Je fis un voyage au Canada, il y a une huitaine d'années, et j'ai visité Montréal et le pays environnant. J'ai pu constater par moi-même la fécondité de cette race. Je me trouvais un jour dans une famille où je devais passer la soirée. Deux jeunes filles entrèrent au salon ; elles furent bientôt suivies par deux de leurs sœurs, puis par d'autres encore jusqu'à ce que j'eusse devant moi onze belles demoiselles toutes sœurs. Je me crus au milieu d'un pensionnat de demoiselles. Vous trouverez peu de familles qui n'ait 8, 10, 12 ou 14 et même 20 enfants.

Je pris le train pour me rendre à la campagne. Tous les villages que nous rencontrions portaient un nom de saint, noms donnés par les Jésuites, il y a près de deux siècles. Je descendis à Sainte-Agathe, village peuplé de 300 ou 400 habitants. Devant chaque maison jouaient une véritable troupe d'enfants. Jamais je n'ai vu pareil spectacle.

Je causai avec une femme qui était venue sur le pas de sa porte pour voir l'étranger qui venait de donner des sous à ses enfants. Elle était âgée de 40 ans et déjà 15 enfants l'appelaient mère. Pendant les trois jours que je passai dans ce village, j'appris que chaque famille, suivant l'âge des époux, comptait d'un à vingt enfants. On m'a cité même une femme du voisinage qui en possédait vingt-cinq.

Le canotier qui me conduisait dans mes parties de pêche était âgé d'environ 40 ans et avait 14 enfants. Il

me dit que sa famille, avec celle de ses frères et ses sœurs, se composait de 170 personnes, et pourtant plusieurs d'entre elles ne comptaient que quelques années de mariage.

De retour aux Etats-Unis, à Hartford Connecticut, je me trouvais chez un barbier dont le patron et tous les garçons étaient Français canadiens. Le patron me rasait. Il avait 16 enfants vivants, il en avait eu 4 autres qui étaient morts. Je lui demandai s'il en attendait d'autres. Me regardant d'un air plein d'étonnement, il me répondit : « Mais certainement, Monsieur, et pourquoi pas? »

Plus tard, j'étais allé à la pêche à la rivière Saint-Clair. C'était encore un Français canadien qui tenait les rames du canot. Il avait 12 enfants. Sa femme travaillait à l'hôtel voisin. Lui, menait les voyageurs pêcher, et lorsque cet ouvrage venait à manquer, il cultivait une petite terre de trois hectares, où il récoltait des légumes, élevait des poules et engraissait deux ou trois porcs. Une dame riche, à l'hôtel, avait dit à sa femme qu'elle ne devait pas avoir tant d'enfants, parce qu'elle ne pourrait pas les élever comme il faut. Mon bon rameur, qui me rapporta le propos, ajouta : « Je ne sais pas comment on peut empêcher les enfants de venir ; si le bon Dieu ne voulait pas les protéger et les soigner, il ne les ferait pas naître. »

Tous ces Français canadiens sont des catholiques excessivement zélés, honnêtes, simples et très travailleurs. Ils sont bien plus gros, grands et plus forts que leurs frères de France. Ils n'ont pas souffert de la faim et n'ont pas eu à subir les péripéties terribles par lesquelles passa la France avant et pendant la grande

Révolution. Les hommes forts de leur population n'ont pas été épuisés par les guerres perpétuelles que la France a trouvées au seuil du XIXᵉ siècle. La race a poussé là dans le nouveau monde, libre de toutes entraves, comme les arbres géants de leurs grandes forêts.

Il y a aujourd'hui presque 5.000.000 d'habitants au Canada, dont 1.500.000 à 2.000.000 sont Français. Aux Etats-Unis, dans une population de 80.000.000, il y a peut-être 130.000 Français et 1.500.000 de Français canadiens. Presque tous les Français aux Etats-Unis sont à New-York ou dans d'autres grandes villes. Ils ne sont pas du tout comme les autres émigrés qui s'établissent par tout le pays et dans les petites villes et les petits villages. Dans la ville de Cleveland, où je demeure, il y a probablement une quinzaine de Français et 500 ou 600 Français canadiens. Les Français sont bien aimés aux Etats-Unis, et c'est rare qu'ils manquent de faire de bonnes affaires quand ils y vont pour s'établir dans une industrie ou pour le commerce. Mais ils ne profitent pas des occasions qu'offre ce pays comme les autres nationalités, surtout les Allemands, ou comme les Français du Canada. Il y a encore des places pour les Français et des moyens de faire fortune aux Etats-Unis et des occasions de serrer plus étroitement les liens entre ce pays et la belle France.

En étudiant l'histoire des Français au nouveau monde vous remarquerez que ce qui les distingue des autres peuples, fut qu'ils avaient surtout pour but d'amener les sauvages à leur religion. Leur gouverneur, nommé par le roi de France, s'engagea d'avance de remplir un ministère religieux envers les peuplades barbares et

dégradées. Au contraire, c'était simplement la liberté de penser à leur guise qu'étaient allés chercher au nouveau monde les puritains et les huguenots.

Les catholiques se rattachèrent toujours à la France. Les puritains et les huguenots ne demandaient que de se séparer le plus tôt possible de tout le vieux monde. Les Français dépensèrent et épuisèrent leurs efforts et leurs forces à la conversion des sauvages, tandis que les Anglais et les Hollandais, sauf quelques rares exceptions, se soucièrent peu des aborigènes, cherchant plutôt à établir une distance entre eux et une race qui récompensait les bontés de leurs meilleurs amis, les Jésuites, par les cruautés, les trahisons et le développement des instincts les plus bas de l'homme. Les Anglais et les Hollandais ne demandèrent que deux choses : adorer Dieu selon leur conscience et faire du commerce.

Les résultats de ces deux systèmes furent tout naturels. L'Anglais a triomphé. Il est même allé dans le Canada établir quelques-unes de ces fortunes colossales qui émerveillent aujourd'hui les Français. Mais le nom et le langage de la France sont inséparables du nouveau monde.

Si vous visitez les petites églises sur la rivière Hudson, vous apprendrez que les premiers procès-verbaux furent écrits en Français, ensuite la langue hollandaise prit le le dessus jusqu'à ce qu'elle fût remplacée par la langue anglaise.

Transportez-vous loin dans l'Ouest sur les grands lacs, les rivières et les montagnes, et vous trouverez partout des noms français.

Les premières choses que nous apprenons en étudiant l'histoire de notre pays est le beau rôle qu'a joué la France

lorsque nous avons réclamé notre indépendance. Ensuite, partout où ils vont dans le pays, ils trouvent les traces des Français, et plus ils les étudient, mieux ils aiment ce grand peuple français.

Le premier grand monument qu'on voit en entrant dans le port de New-York, c'est le monument Bartholdi, donné par la France, la liberté éclairant le monde, jetant ses rayons immenses sur la surface changeante de la mer, éclairant le chemin aux navires, et symbolisant le sentiment de fraternité qui doit unir et guider les deux grandes Républiques du xxe siècle. (Applaudissements.)

M. le Président. — Je suis sûr d'être votre interprète en remerciant M. le consul Covert, qui a bien voulu abandonner ses occupations pour nous transporter de l'autre côté de l'Atlantique.

Dans un langage plein de saveur, il nous a retracé une page de l'histoire des Etats-Unis, et ce côté historique de son exposé n'a nullement fait tort au fond de son rapport.

Beaucoup de personnes ignoraient que M. Covert ne s'était pas seulement occupé de questions commerciales, et qu'il était un érudit ; il devait donc forcément vous intéresser, surtout en nous apprenant sur les Etats-Unis des choses peu connues jusqu'à présent.

J'ai été frappé par les renseignements que M. Covert nous a communiqués sur les mœurs des peuples sauvages de l'Amérique du Nord ; il est certain que tous les travaux relatifs au fonctionnement des lois économiques dans les pays barbares doivent intéresser les

peuples civilisés. Tous les philosophes qui s'occupent de l'évolution des races ont cherché à savoir comment les lois sociales s'appliquaient dans les sociétés primitives. Un ouvrage aussi vaste que celui dans lequel M. Covert a puisé ses renseignements est donc incontestablement utile.

Avant d'ouvrir la discussion, je tiens à assurer M. Covert que les paroles par lesquelles il a terminé son rapport ont trouvé un écho sympathique dans son auditoire, car les relations de la France et des Etats-Unis ont toujours été très cordiales.

M. E. Morel. — J'ai eu fréquemment l'occasion de visiter les Etats-Unis, et je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'y ai pas trouvé d'Iroquois, mais j'ai constaté avec regret que, sauf à New-York, le nombre des Français y était assez limité.

M. le consul Covert nous a dit que l'explication de ce fait se trouve dans le défaut d'accroissement de la population en France. C'est évidemment l'une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas continué à jouer aux Etats-Unis le rôle prépondérant que nous y avions au début. Nous aurions dû suivre l'exemple que nous donnait la population française canadienne.

J'aimerais que M. Covert nous indiquât les emplois, les carrières qui, aux Etats-Unis, sont offerts aux Français, en l'état actuel des choses.

M. Covert. — Les Français trouveraient le meilleur accueil aux Etats-Unis, et je puis dire qu'il y a pour eux des places ouvertes dans toutes les situations.

Je citerai à ce sujet l'exemple d'un vieux français que

j'ai connu il y a une vingtaine d'années. Il était arrivé aux Etats-Unis avec deux barriques de vin, deux cents bouteilles et autant de bouchons; il ne connaissait que ces quelques mots d'anglais, dont il faisait parade pour placer sa marchandise :

How you do? I have wine. I send you one dozen bottles my wine. You buy some.

Voilà à peu près tout ce qu'il savait; il faisait un discours semblable dans tous les bureaux et magasins où il passait.

Je me souviens qu'il m'apportait quelquefois à déguster des vins français, que je trouvais naturellement très bons.

Petit à petit son commerce prospéra; il se mit à vendre des pâtes alimentaires, du chocolat, du cacao, etc.

Bref, j'ai appris, il y a quelques années, qu'il était rentré en France et avait acheté un immeuble de 200.000 fr. Il est mort depuis quelque temps; son gendre a vendu la maison et vit de ses rentes.

Je crois qu'avec de l'initiative, les Français pourraient très bien réussir aux Etats-Unis, surtout dans les grandes villes.

En Amérique, on voit à la devanture d'un grand nombre de magasins l'inscription suivante : *Deutsches delicatessen*; c'est-à-dire : *Produits venant d'Allemagne*. L'Américain aime assez les objets importés de l'étranger, et les produits français auraient autant de succès que les produits allemands.

Les Français pourraient donc réaliser d'importants bénéfices aux Etats-Unis, en se contentant de vendre des objets fabriqués en France, et cela d'autant plus facilement qu'on est bien disposé en faveur des Fran-

çais. Malheureusement, les Français se cantonnent dans certaines grandes villes, à New-York, Saint-Louis, Chicago, New-Orléans ; ils devraient parcourir le pays et se mélanger à nos peuples comme font les Français du Canada.

J'ai connu certains Français qui vivaient péniblement en donnant des leçons de langue française; je crois qu'ils auraient mieux réussi dans un commerce quelconque. Des teinturiers-dégraisseurs, des couturiers, des pâtissiers-confiseurs, des marchands de bonbons du genre de ceux que l'on fabrique en France, feraient sûrement de bonnes affaires. Il en serait de même pour le commerce des vins fins de France car, ainsi qu'en Angleterre, « ils n'en ont pas en Amérique ».

M. E. Morel. — L'exemple du bonhomme français qui a fait fortune en Amérique, dont parle M. Covert, est typique, car cet homme est rentré chez lui pour vivre de ses rentes.

Au contraire, l'Allemand reste en Amérique, il y entretient des relations et y fait souche; il n'y va pas seulement pour gagner de l'argent et revenir ensuite, c'est un arbre qui prend racine et présente des caractères de durée et de développement que n'offre pas, par exemple, la race italienne.

En Amérique, il y a des quantités d'Italiens, vivant avec une économie sordide qui scandalise les Américains ; aussitôt qu'ils ont amassé une petite somme — ils ne sont pas exigeants, 10.000 ou 20.000 fr. leur suffisent — ils se retirent chez eux.

Il faudrait certainement que les Français aillent en

Amérique, mais il faudrait surtout qu'ils s'inspirent de l'exemple des Allemands.

M. le Président. — Il y a certainement un grand contraste entre l'émigration d'aujourd'hui et celle d'il y a deux siècles; on va maintenant en Amérique avec l'espoir du retour, alors qu'autrefois on y faisait souche.

Je demanderai à M. le consul Covert de vouloir bien nous donner son opinion sur l'avenir du Canadien français. En ce moment le président du Conseil des Ministres du Canada est un Français : M. Mercier.

La famille canadienne étant très prolifique, il arrivera peut-être que la population canadienne française sera plus nombreuse que la population anglaise; si elle continue à s'accroître dans les mêmes proportions, elle sera obligée d'émigrer aux Etats-Unis. Est-ce qu'elle y trouvera un avenir, si elle s'y fixe définitivement?

M. Covert. — Oui, surtout dans les exploitations agricoles. La famille canadienne qui se fixe aux Etats-Unis n'a généralement pas l'intention de retourner au Canada.

M. le Président. — Les Etats-Unis trouveront donc un élément de peuplement agricole dans la race française du Canada?

M. Covert. — J'en suis persuadé.

Beaucoup de Français canadiens ont occupé des fermes qui avaient été délaissées par les Américains, car ces derniers trouvaient que la terre ne rapportait pas

assez. Le Canadien se contente plus facilement de peu de chose qu'un Américain.

Les Français canadiens qui vont s'établir aux Etats-Unis sont absorbés dans la population américaine, au point que, souvent, ils ne se souviennent plus de leur langue. J'ai connu un nommé Desnoyers, qui l'avait si bien oubliée, qu'il prononçait son nom *Dessenoyère*. Mais les Français français conservent leur langage, leur nationalité et leurs relations avec la France ; ils reçoivent des journaux, des livres, s'occupent de littérature, etc.

En somme, je crois que si, de même que vous l'avez fait pour la Chine, vous organisiez une mission aux Etats-Unis, vous trouveriez de nombreux débouchés pour les produits français.

M. Pic. — J'ai entendu dire qu'un certain nombre de Français de France étaient allés s'établir, pour faire de l'élevage dans les régions de l'Ouest. Je ne sais quel a été le résultat obtenu, il serait intéressant de le connaître.

Quant à l'importation des produits français, ne rencontrera-t-elle pas toujours un obstacle sérieux dans les droits de douane, surtout pour les vins fins et les spiritueux? Je me demande si, aujourd'hui, les entrepositaires français en Amérique réaliseraient aisément d'aussi grosses fortunes que celle dont parlait tout à l'heure M. Covert.

M. J. Cambefort. — Je prie M. Covert de vouloir bien nous donner quelques renseignements sur la question des vins, non pas au point de vue des tarifs douaniers,

ce qui nous entraînerait trop loin, mais au sujet de la mévente de nos vins à l'étranger.

Depuis quelques années on se plaint, à Bordeaux, de ce que l'exportation de nos vins en Amérique et en Angleterre a constamment diminué. On a constaté qu'à l'étranger, on boit moins de vins français qu'autrefois; les vins de Californie font-ils concurrence à nos vins, ou bien la mode a-t-elle changé?

Nous savons que l'agriculture a fait de grands progrès en Amérique ces derniers temps, mais ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est la question des vins.

M. Covert. — Je crois que la mévente des vins français provient surtout de ce que l'on récolte maintenant beaucoup de vin en Amérique. La Californie, la Pensylvannie, l'Ohio, et d'autres contrées encore en fournissent de grandes quantités.

Il faut reconnaître cependant que les vins américains sont loin d'égaler les vins français; quant à moi, je ne les aime pas et je connais beaucoup de Français établis aux Etats-Unis qui achètent des vins français. Malheureusement on ne les trouve pas aussi facilement qu'on le voudrait.

Il existe une légende qui veut que les marchands de vins ne soient pas toujours honnêtes et qu'ils travaillent leurs vins. Ainsi, un Français, à New-York, vendra du vin de la Californie portant une étiquette française. On m'a offert, une fois, dans un banquet, du vieux Bourgogne (*old Burgundy*) qui n'était autre que du vin nouveau du pays. En Amérique, on trouve toujours, dans n'importe quelle ville, à acheter du bon vin allemand, mais on a beaucoup de difficulté pour trouver un verre

de bon vin français. Le marchand dont je parlais tout à l'heure, qui a fait fortune, trouvait le moyen de gagner 50 °/₀ sur les vins français qu'il faisait venir, mais à un moment donné, il ne se contentait plus de ce bénéfice, et mettait des étiquettes de Bordeaux sur des bouteilles de vin de Californie.

J'ai commandé un jour une bouteille de Bourgogne que je savais avoir été fabriquée quelque part en Amérique, on me l'a fait payer 9 francs. Le vin français se vend couramment 6, 7 et 10 francs la bouteille; le champagne, de 15 à 30 francs. Le débouché des vins de Bordeaux a diminué aux Etats-Unis, de même qu'en Russie; cela tient à ce que la production a augmenté dans ces pays.

M. J. Cambefort. — Le petit nombre de navires français faisant le service des Etats-Unis n'est-il pas aussi une des causes de la diminution de nos exportations?

M. Covert disait tout à l'heure qu'il y avait autrefois de véritables flottes de navires français aux Etats-Unis; je crois qu'aujourd'hui on chercherait en vain, avec un microscope à la main, des voiliers français aux Etats-Unis.

Il m'est arrivé un jour de rechercher avec soin des navires français pour donner la préférence à notre pavillon, eh bien, sur 40 navires, j'en ai trouvé un seul français.

Je crois que la marine française ne se montre pas assez dans les ports américains, et que les autres nations profitent de notre indifférence.

Pouvez-vous, Monsieur Covert, confirmer ce fait que,